

Entretien (2/3) avec François Jullien

Psychanalyse, dé-coïncidence et pensée chinoise

Cet entretien ¹ a été réalisé par Marc Strauss et Karim Barkati le 9 avril 2022 dans les locaux de l'EPFCL-France à Paris. Il se place dans le cadre de la préparation des Journées nationales 2022 sur le thème « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? » La première partie a été publiée dans le numéro 167 du Mensuel.

Gender-studies, « coconstruction », « résilience » – idéologies, pseudo-décoïncidence, écart et philosophie

Marc Strauss : Quelle est votre position à l'égard des *gender studies* et au *queer*, tous ces mouvements actuels qui prônent l'invention et la singularité de chacun ?

François Jullien : Je ne voudrais pas être choquant parce que je ne les connais pas assez bien, mais de ce que j'en vois, je pense qu'ils sont assez coïncidents, et non pas décoïncidents, comme ils le prétendraient. Je me méfie beaucoup de tous ces slogans contre la pensée unique, de tout ce qui est dit faisant du débat. C'est souvent le plus coïncident qui s'organise ainsi. Toutes les places sont déjà marquées...

Je crains les grands rangements idéologiques qui font couvercle. Je reviens là à la dimension politique qu'on avait vue tout à l'heure : une idée, dès lors qu'elle est collectivement assimilée, devient idéologie. Ce que vous venez de citer, pour moi, pour une grande part, c'est de l'idéologie.

Mais cela ne veut pas dire que l'idée soit mauvaise au départ. Prenons par exemple les grands thèmes coïncidents du jour : la coconstruction ou la résilience. Le terme résilience, au départ, est pertinent. Seulement, dès lors

qu'on en fait un terme coïncident, on colle une sorte de sparadrap sur tous les négatifs qui surgissent – les inondations, la guerre en Ukraine, etc. Il y a d'autres mots dans le dictionnaire, comme résistant, d'autres termes possibles, mais non, on dit « soyez résilient ». Il y a là un effet de coïncidence idéologique. En plus, c'est ressassé par les médias, faisant caisse de résonance. Et l'effet collectivement assimilé fait que ce n'est plus réfléchi, ce n'est plus questionné, ce n'est même plus soupçonné. Un effet d'évidence idéologique s'impose, qui lui-même génère son obédience.

Nous sommes rendus passifs par ces effets de coïncidence idéologique qui s'organisent comme des couvercles, qu'on ne voit même pas, et qu'il faudrait apprendre à fissurer, pour justement ouvrir des possibles.

Je ne dis pas que les thèmes que vous avez évoqués ne sont pas pertinents au départ, ils mettaient le doigt sur quelque chose ; simplement, ils sont devenus une sorte de coïncidence idéologique, qui fait que je les trouve devenus stériles.

Karim Barkati : Il n'y a plus d'écart ?

François Jullien : En effet, il n'y a plus d'écart. Ça ne travaille plus. Il se crée une sorte de satisfaction idéologique et de pseudo-décoïncidence. C'est cela qu'il faut dénoncer.

Marc Strauss : Justement, c'est aussi une question : qui se fait juge de la coïncidence ou de la décoïncidence ?

François Jullien : C'est une vraie question. Je pense qu'il y a une capacité du sujet citoyen. À force d'entendre le mot résilience à chaque fois que j'ouvre la radio, je suis amené à me demander : qu'est-ce qui se passe là ? Je suis amené à vouloir fissurer cette sorte de colmatage idéologique qui devient totalement coïncident. Il s'agit non pas de le dénoncer, parce que dénoncer ne s'entend pas ; non pas de me révolter, parce que je n'en ai pas la force ; mais de le fissurer. C'est le terme modeste, fissurer, c'est-à-dire, justement, faire entrer le couteau, pour commencer à défaire cette sorte de colle idéologique qui fait coïncider, qui fait qu'il n'y a plus d'inquiétude ni de soupçon qui puisse circuler.

Je suis philosophe et je revendique la position du sujet pensant – fêlé, clivé ou barré, autant que vous voulez –, néanmoins, je revendique une initiative, au sens latin d'*initium* : au début d'une décoïncidence. Par exemple, je suis passé en Chine alors que ce n'était pas ma famille, ni mon environnement, ni que quoi que ce soit m'y ait porté. Je pense qu'il y a une

capacité du sujet à l'initiative, c'est-à-dire une façon de mettre en route quelque chose, d'engager du processus. Je ne parle pas de volonté, j'évite tous les grands termes sur lesquels s'est bâtie traditionnellement la figure omnipotente du sujet. Il s'agit simplement de pouvoir maintenir cette possibilité d'initiative d'un sujet existant, c'est-à-dire se tenant *hors*, se tenant hors de la coïncidence idéologique qui l'entoure.

Le paiement et le coïncident **– une cure est une transformation silencieuse**

François Jullien : Je voudrais dire un mot sur le paiement. Je ne voudrais pas le rater, parce que ça m'a quand même inquiété, votre affaire. J'avais commis un petit livre sous le titre *Les Transformations silencieuses*². Je disais, en résumé – et à titre de proposition là encore, car je n'ai pas l'expérience –, qu'une cure, à mon sens, est une transformation silencieuse. J'appelle transformation silencieuse une transformation globale et continue, qui ne se démarque pas, donc que l'on ne remarque pas, mais qui après coup suscite ce qu'on appellerait un événement sonore.

Je prends un exemple tout simple : vieillir est une transformation silencieuse, parce que c'est global et continu. Je ne me perçois pas vieillir, puis je tombe sur une photo d'il y a vingt ans et je me dis « ah, j'ai vieilli ». Là, c'est l'affleurement sonore d'une transformation silencieuse. Et plus la transformation a été silencieuse, parce que globale et continue, plus l'affleurement est sonore. Le réchauffement climatique, c'est ça, n'est-ce pas ? C'était une transformation silencieuse globale et continue, et puis maintenant – affleurement sonore – on se dit « tiens, il fait chaud ».

Au fond, j'avais comme proposition que la cure soit la mise en route d'une transformation silencieuse, qui se fait aussi bien hors de la cure que dans la cure, de façon globale et continue, donc sans que tout l'appareil causaliste, qu'on connaît bien, change.

Un certain nombre de psychanalystes m'ont dit : « Mais justement, c'est ça qui est difficile, on ne peut pas faire payer une transformation silencieuse. » On peut faire payer des actes, ou des moments : une demi-heure, c'est tel prix ; une heure, c'est le double. On vient donc payer des actes, c'est-à-dire des choses qui ont un début et une fin, et que l'on peut donc mesurer, étalonner, etc. Si je dis : « Vous allez me payer une transformation silencieuse », l'autre risque de répondre : « Écoutez, ce n'est pas très sérieux, j'aurais bien aimé ma facture. »

Donc ma question, telle qu'elle m'est revenue par les psychanalystes que j'ai rencontrés, est la suivante : ne produit-on pas des actes, souvent, pour que ce soit payable ? Dans ces actes, il y a un début et une fin. Alors qu'il s'agit, en fait, de transformations silencieuses, qui n'ont ni début ni fin, qui n'ont pas de causalité assignable, qu'on ne peut donc pas payer. Mais, en même temps, elles sont effectives...

Karim Barkati : Je serais un peu plus nuancé : la question de l'acte analytique, Lacan l'a balisée. On revient aussi à la question de l'interprétation. Et une analyse a un début et une fin.

François Jullien : Est-ce sûr ? J'ai essayé, dans mon vocabulaire ouvert par écart avec la langue de l'Être, de penser des mots qui ne seraient pas début et fin, qui seraient par exemple amorce. Est-ce qu'une analyse, ça débute ou ça s'amorce ? Il y a une différence essentielle. Un début, c'est un lever de rideau, avec l'événement. Aux dés, nous parlons du dé de début, nous disons « tu as jeté le dé de début ».

« Débuter une conversation » et « amorcer une conversation » ne disent pas exactement la même chose. Et je me demande si une cure – c'est la question que je vous pose – ne s'amorce pas. Parce qu'avant d'aller voir le psy, des choses sont en gestation, quelque chose chemine, du processuel est engagé.

Ne sommes-nous pas très liés, dans la langue de l'Être – celle de l'être et du non-être, de l'être et du néant, donc du début et de la fin –, à inscrire des moments tranchés, qui en même temps créent un pathétique – quand le rideau se lève, quand il tombe, c'est la scène tragique –, alors que, dans l'expérience, nous aurions davantage du processuel, ou, comme j'essaie de le dire, de l'infini qui devient fini ? Je pense à des termes que j'essaie de faire entrer dans la langue, dans notre langue, comme amorcer, résorber, tous ces termes qui laissent entendre le processuel, pour éviter le *big bang*... En Europe, nous avons pensé à partir de la Création du monde, alors que dans la pensée chinoise il n'y a pas de *ex nihilo*, quel que soit, d'ailleurs, le *tohu-bohu* précédent.

Notre langue de l'Être ne nous a-t-elle pas amenés à penser en termes tranchés des choses qui, au fond, sont peut-être aussi à penser dans l'ordre du processuel ? Par exemple, nous ne pensons la naissance qu'avec un jour, une heure, voire une seconde, alors que la tradition chinoise pense la naissance neuf mois auparavant, avec l'embryon qui, en gestation, avorte ou s'amorce. Avorter, s'amorcer : c'est du cheminement, en gestation, discret.

La sortie un peu bruyante du ventre de la mère n'est au fond qu'un résultat. C'est une transformation silencieuse.

Marc Strauss : Il y a l'accident du lapsus.

François Jullien : On revient au symptôme. Je me méfie un peu de la grande mise en scène tragique et magnifique qu'on déploie en Occident sur le mode événementiel. J'ai quand même rencontré une culture, une pensée, la chinoise, où il n'y a pas le mot événement – et je dois faire avec ça –, une pensée du tao, de la processibilité, de la viabilité, du « ça passe ».

Marc Strauss : Ils font des lapsus quand même !

François Jullien : Mais – interprétation, avez-vous dit – les lapsus se soumettent-ils à une seule lecture ? Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'événement, mais j'ai appelé ça événement sonore, ou affleurement sonore d'une transformation silencieuse. Ce n'est pas pour substituer un mode d'interprétation à un autre. C'est pour les mettre en rapport, en vis-à-vis, et voir si l'on pourrait ne pas se laisser prendre à un seul registre explicatif mais en avoir plusieurs, et essayer de les faire jouer l'un et l'autre pour serrer notre expérience.

Karim Barkati : Je pourrais reprendre à mon compte l'idée d'amorce, au moins avec les entretiens préliminaires : ils impliquent bien qu'il y a une durée, avec une épaisseur. Et à l'autre extrémité, la fin d'une analyse est l'avènement d'un processus, d'un résultat.

François Jullien : C'est du résultatif, oui. Et justement, « début », l'étymologie le dit, c'est le premier coup de dé, quelque chose qui nous met dans le vertige du commencement, du lever de rideau. Bien sûr, cela a un effet, c'est quand même pertinent, parce qu'il reste quelque chose du vertige, et le vertige est bien dans l'expérience. Simplement, je voudrais mettre en regard d'autres termes, comme amorce, comme résultat, plus cumulatifs, processuels, qui font que, finalement, on est sensible à l'infime.

Je pense au début d'une cure, ou avant, aux prolégomènes, aux préliminaires : ça prend ou ça ne prend pas, comme on dit qu'une sauce prend, ou qu'une plante prend. Qu'est-ce qui fait que du possible se met en route ? Il me semble que cette perspective peut valoir pour la cure comme pour d'autres processus.

Karim Barkati : Il y a quelque chose de charmant dans le titre « Transformations silencieuses », pour la psychanalyse, dont le seul outil est la parole...

François Jullien : Le paradoxe est là : la parole est-elle vraiment le vecteur de la cure ? Je pense à tout ce qui est l'allusif, l'évasif, toutes ces modalités, le « dites tout ce qui passe par votre tête, ne cherchez pas à... », ou, comme dans le titre d'un de mes livres, « parlez mais sans chercher à lire ». Il y a tout ce qui est de biais, tout ce qui se joue, tout ce qui se trame dans la parole et qui n'est pas la parole proprement dite, qui est en gestation dans la parole, par des effets connexes.

Je crois que nous sommes sensibles à l'aspect parole parce que nous venons des Grecs. D'ailleurs, du côté hébraïque aussi, la parole est pouvoir.

Karim Barkati : Au commencement était le Verbe...

Le commun processuel entre la psychanalyse et la pensée chinoise ? – la parole et l'allusif, le « parler à peine » et l'immanence

François Jullien : Nous sommes sensibles à cet aspect-là – qui existe, il y a un pouvoir de la parole prononcée, dans son événementialité –, mais ne laissons-nous pas de côté du même coup, dans l'ombre, quelque chose qui coopère aussi à cela ? Ou qui en est partie prenante ? Et qui correspond à ce que j'ai tellement dû apprendre à lire du côté chinois : ce qu'on appelle la parole de biais, l'allusif au sens latin du terme, *alludere*, ce qui vient jouer auprès, ce qui dans la parole vient jouer entre le dit et le non-dit, et fait que quelque chose se trame, se tisse comme possibilité – qui n'est pas seulement ce que les mots disent, mais ce qu'ils mettent en jeu, ce qu'ils impliquent, ce qu'ils font intervenir. Cette trame, peut-être, est plus large que le simple dit retenu.

Karim Barkati : Si on reconnaît du processuel à la fois dans la psychanalyse et dans la pensée chinoise, alors elles partagent du commun dans cet écart avec la pensée européenne. Jusqu'où peut-on filer ce commun ?

François Jullien : J'avais pointé quelques enjeux. D'abord, un qui me paraît important, au-delà de ce que je viens de dire de la disponibilité d'une part, de l'allusif de l'autre, c'est de se répondre. Parole allusive et parole disponible, ce sont les deux. La Chine nous dit qu'il faut se défier de la parole. Qu'est-ce qui compte plutôt ? C'est l'immanence. Là, la parole vient se rajouter à la

processualité et vient la recouvrir, d'où le fameux « J'aimerais ne pas parler » de Confucius.

Au-delà de cette défiance, qui pour moi est importante parce que je viens des Grecs, il s'est agi de rencontrer des idéations textuelles dont le maître mot est : ne pas parler, parler à peine, comme le dit Confucius, dire à peine. Ce « à peine » me paraît très précieux. Comme le dit Confucius : je montre un angle du carré, et tant que vous n'avez pas trouvé les trois autres, je ne dis rien d'autre, je vous laisse à chercher. Si vous lisez les entretiens de Confucius, ça va vous tomber des mains ! C'est ennuyeux ! Il ne dit rien ! Ce sont seulement de petits coups de pouce, de petites incitations qui sont distillées, qui ne cherchent pas à faire parole ou faire effet.

Au-delà, un autre point m'a paru intéressant – je ne suis pas du tout en train de louer la pensée chinoise, parce qu'il faut voir aussi tous ses points aveugles –, cette pensée nous dit une chose : le Mal en tant que tel, ça n'existe pas.

Le mal n'est pas un autre principe dans la pensée chinoise, c'est l'obstruction – harmonie, désir et statut de la question

Le mal, c'est le non-bien, comme dit Mencius. Le mal, c'est quoi ? C'est quand ça se bloque, quand ça coince, quand ça bouche. Parce que le réel, c'est de la viabilité, c'est de la processualité. Donc le mal n'est pas un autre principe, mais le fait que ça se coince. En outre, quand la moralité se coince, se bouche, alors on est inhumain, parce que la moralité « s'est bouchée » – c'est l'expression chinoise. Notre moralité devient gourde parce qu'elle ne circule plus, parce qu'elle ne communique plus.

Karim Barkati : Il y a aussi en psychanalyse l'importance de l'obstacle. On vient en psychanalyse, et on paye, parce qu'il y a bien quelque chose qui est coincé : l'inhibition, l'angoisse, le symptôme...

François Jullien : D'où le recoupement. J'ai été amené à penser cette chose difficile pour la pensée européenne, qui a conçu traditionnellement la morale dans un rapport du bien et du mal, où la philosophie du mal intervient. D'un autre côté, on a une pensée qui nous tombe des mains, la pensée chinoise, parce qu'elle prône l'harmonie. C'est épouvantable, je n'en peux plus de l'harmonie ! En plus, cette harmonie, on le sait bien, cache la violence des rapports sociaux par sa raison : plus vous avez d'idéalité d'harmonie, et plus la société est dure. Elle fait couverture idéologique.

Mais il reste cette idée, que je trouve intéressante, que le mal, c'est l'obstruction. Les textes chinois le disent littéralement. C'est quand c'est bouché. Le bien est la viabilité du monde, le tao, c'est que ça continue de passer ; donc le mal c'est quand ça ne passe plus, quand ça ne communique plus. Je pense que cela résonne avec la psychanalyse.

Marc Strauss : Mais il y a un implicite : on aimerait le bien et on serait contre le mal. Or la psychanalyse, justement, montre qu'on aime les points où ça bouche. On y est attachés. Et même ça vit d'y être attaché, on peut y attacher sa vie.

François Jullien : Bien sûr. Cela fait apparaître d'un coup que la Chine n'a pas pensé ça. Elle a pensé l'harmonie, elle a refusé de penser ça, de se cogner à ça. De même qu'elle a refusé de penser l'incommensurable.

Marc Strauss : Et la perversion ?

François Jullien : Pas du tout non plus ! Même si les romans ou les contes chinois en donnent autant qu'on veut, même si on peut prendre un plaisir infini à dépecer sa femme sur les branches des arbres... Néanmoins, c'est un acte de soupape par rapport à l'idéologie, qui, massivement, a été celle de la régulation. La pensée chinoise, c'est la régulation : régulation du ciel, etc. Le Prince est celui qui vient inscrire la régulation cosmique dans la société, pour en faire une régulation sociale.

Marc Strauss : D'une certaine façon, à vous entendre maintenant, ça va contre l'écart dont vous parliez tout à l'heure.

François Jullien : Bien évidemment ! Mais moi je suis philosophe, je ne suis pas chinois. Je passe par la pensée chinoise parce qu'elle me paraît ouvrir des écarts intéressants. Mais d'abord ce n'est pas une philosophie. Et je suis d'autant plus grec que je suis passé en Chine. Je suis passionné justement par cette étude de la question en tant que telle, ou de l'énigme, et par tout ce qui dérange la pensée, ou la fait décoïncider.

La pensée chinoise est une pensée de la coïncidence et de ce qu'on appelle harmonie en Chine. La Cité interdite, le Grand Pavillon, c'est la grande Harmonie. La grande Harmonie, c'est quoi ? C'est l'idée que tout est corrélé, que tout est en corrélation viable. Et le mal, c'est quand ça bouche, et alors il faut déboucher...

Qu'entendent les Chinois de la psychanalyse ? – langue, quiproquo, traduction

François Jullien : C'est ce qui fait qu'il n'y a pas la passion philosophique. Un exemple tout simple : comment a-t-on traduit « philosophie » en chinois ? Les Chinois et les Japonais, à la fin du XIX^e siècle, se sont rendu compte qu'il n'y avait pas d'équivalent au terme philosophie. On l'a traduit par *zhexue* en chinois, *tetsugaku* en japonais. *Zhexue* : étude, application, imitation. Étude, imitation : ce sont les premiers mots des entretiens de Confucius. *Zhe* s'écartait, on a laissé tomber l'éros, on a laissé tomber le désir, on a laissé tomber ce qui est justement la stimulation, disons, d'inquiétude. Et c'est toujours la traduction officielle de « philosophie » aujourd'hui en Chine et au Japon ! Alors que cette traduction est plus qu'une erreur : c'est l'incompréhension de ce que dit philosophie, avec l'éros et le dérangement.

Marc Strauss : Et même la religion hébraïque. Qu'en est-il du sacrifice ? N'y a-t-il pas de place pour le sacrifice là-dedans ?

François Jullien : Non, puisqu'il y a une pensée de la viabilité, de la fonctionnalité, de la corrélation qui fait que ça marche.

Marc Strauss : Mais alors, qu'est-ce qu'ils entendent ? Je n'y suis pas allé, mais mes collègues et confrères l'ont fait. Tout le monde y va, comme vous dites.

François Jullien : Un milliard trois cents millions d'inconscients, c'est un beau marché.

Marc Strauss : Alors qu'entendent-ils de la psychanalyse ? Avez-vous eu des retours ?

François Jullien : Il faut leur demander. Je connais tant de psychanalystes qui sont, comme on dit, allés en Chine, et qui ont associé Lacan et Mencius, entre autres.

D'abord, dans quelle langue parle-t-on ? Dès lors que c'est dit en termes anglais, français, ou je ne sais quoi, en tout cas, dès que c'est dissocié du chinois classique, qu'est-ce qui passe dans la parole ? Je me demande à quel point d'immenses quiproquos ne s'organisent pas, où chacun trouve son compte. Du côté chinois, parce qu'on y trouve une façon, plus ou moins, de gérer le psychique et l'encombrant, que l'on met sous un label reconnu.

Et du côté européen, on a le sentiment de faire un écart, qui à mon sens ne peut pas être un tant soit peu effectif tant qu'on ne s'est pas heurté à la langue, qu'on n'a pas eu besoin de la langue, des textes classiques, des commentaires de commentaires, tant qu'on n'est pas passé par un minimum de culture lettrée, sans laquelle tout se trouve rabattu dans les préattendus de la langue européenne.

Il y a là un pas essentiel : la langue dans laquelle on parle. On parle du dialogue des cultures, mais dans quelle langue est le dialogue ? Si c'est en anglais, en *globish*, ce n'est pas du dialogue, c'est déjà pré-rabattu. Donc, je m'interroge sur ce qui passe effectivement dans et à propos de la psychanalyse exportée en terre chinoise. Mais Dieu sait qu'en disant ça, je vais me faire battre, parce qu'il y a tellement de psychanalystes sinisés...

Marc Strauss : Je vous rejoins, donc on sera deux.

François Jullien : Oui, mais se faire couper la tête à deux, est-ce tellement plus agréable ?

Marc Strauss : Quelquefois oui.

François Jullien : La traduction de Lacan en chinois est une question vive, on ne peut pas passer à côté. Tout peut se traduire, seulement il faut une patience pour cela. Dans les traductions qui ont débuté à la fin du XIX^e siècle, en japonais surtout, mais en éléments sémantiques chinois, on voit comment il a fallu traduire, retraduire, et retraduire encore pour que progressivement ça passe. Parce que ça peut passer ! C'est de l'intelligible, ce n'est pas de l'intraduisible. Simplement, il faut une accommodation progressive, qui se critique, qui se reprenne, qui se travaille. Cela fait que, quand on a traduit Rousseau en chinois, en japon-chinois, en sino-japonais, *Le Prince*³ a été traduit par *Le Prince chinois*, puis par *Le Souverain*. À force de relire, de voir ce qui n'allait pas, on a ouvert un champ possible de traduction. Mais ça implique un travail. Tant que ce travail n'est pas fait – et pour la psychanalyse c'est très long à faire –, on sera, me semble-t-il, dans le quiproquo.

Quand la notion de vide bouddhiste est entrée en Chine, elle s'est mise avec la notion taoïste de vide. Or les deux vides n'avaient rien à voir. D'un côté, nous avons le vide d'évidement du taoïsme qui permet au plein de remplir son effet, comme le vide du vase. D'un autre côté, nous avons le vide de néant, représentation bouddhiste du *sunya*. Mais il y a eu quiproquo, qui n'a cessé, mais qui progressivement s'est déplié. Le quiproquo est légitime si on le travaille ensuite.

La question que je me pose, ou plutôt que je pose aux médiateurs de la psychanalyse en Chine, est : jusqu'où poussent-ils ce travail de médiation à partir du quiproquo pour ouvrir l'intelligible ?

-
1. [↑](#) La transcription de cet entretien a été effectuée par Karim Barkati.
 2. [↑](#) F. Jullien, *Les Transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009.
 3. [↑](#) François Jullien fait référence ici aux traductions de l'ouvrage de Jean-Jacques Rousseau *Du contrat social*.